

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

VII — LA COLÈRE D'UN HONNÊTE HOMME

(Suite)

Et la baronne se mit à marcher rageusement auprès de l'amiral ; mais, au bout de quelques instants, la fraîcheur de la nuit la faisait tousser.

—Croyez moi, ma chère enfant, dit sévèrement l'amiral, ces promenades nocturnes ne vous valent rien, vous auriez mieux fait de ne pas quitter votre chambre.

—Vraiment ?

Elle demeura quelques instants silencieuse.

Puis, d'une voix sifflante :

—Vous avez raison, mon cher amiral, je rentre, mais, conseil pour conseil ? au lieu de surveiller des amoureux imaginaires, vous feriez peut-être mieux de prendre garde aux jolies œillades, toutes pleines de sentiment, que décoche votre fille à certain officier de la flotte.

Et, ravie de sa méchanceté, la baronne s'enfuit en courant vers la villa.

Personne, à Paris, ne pouvait se vanter de connaître les petits mystères de la baronne de Kernizan, et l'on contait, généralement, une histoire de sa vie qui était fort édifiante.

Les gens superficiels la considéraient comme une victime d'un mariage mal fait. Orpheline, assez convenablement dotée, elle avait été donnée, par son tuteur, à un officier de marine effroyablement viveur, qui lui avait fait mener, dès les premiers temps de son mariage, une existence folle.

Seuls, quelques fins Parisiens savaient que cette existence l'avait ravie, que le mari n'eut pas demandé mieux que de s'assagir et que si, de catastrophe en catastrophe, il en était arrivé à être forcé de donner sa démission, la faute en était uniquement à sa charmante petite femme.

Mais ces fins Parisiens se gardaient d'attaquer la baronne, sachant aussi qu'elle possédait la langue la plus rouée, la plus venimeuse... Aucun d'eux ne se souciait d'engager une lutte avec elle.

Ils eussent été vaincus d'avance.

Et la baronne avait su conserver, pour les observateurs vulgaires, sa réputation de victime.

On disait d'elle, souvent :

—Vraiment, la pauvre femme n'a pas eu de chance !

Car, après quelques années de mariage, le mari avait disparu ; et, pendant les premiers temps de ce demi-veuvage, sa femme s'était toujours montrée vêtue de noir, le visage pâle et les paupières violacées par les larmes.

—Pauvre petite femme.

Et l'on parlait de la situation embarrassée que lui avait léguée son mari : des dettes, des dettes, et des dettes ! Et pas un sou pour les employer.

Sans doute Mme de Kernizan possédait encore sa dot, soigneusement préservée par son tuteur, dans le contrat de mariage ; mais cette dot—dont elle affirmait, avec une inaltérable douceur, qu'on avait bien exagéré le chiffre—c'était son unique réserve pour l'avenir...

Cependant, les dettes du mari furent éteintes une à une, et Mme de Kernizan laissa dire qu'elle employait ses revenus à ce double usage.

Une fois la dernière dette soldée, il ne fut plus question, ni dans les salons, ni dans les clubs, du baron de Kernizan. Et la baronne se trouva dans la bizarre situation d'une femme qui n'a plus de mari et ne peut pourtant pas se remarier.

Elle accepta le lourd fardeau de ses peines avec une résignation sans égale et mérita les éloges de toutes.

Affectant une grande piété, accomplissant rigoureusement tous ses devoirs religieux, elle donna l'exemple de la vie la plus correcte qu'on pût mener au milieu des agitations mondaines.

Elle passait toujours innocente au milieu des plus séduisantes tentations.

Elle se forgeait une réputation au-dessus de toutes les médisances.

Elle avait d'ailleurs eu la grande habileté de se placer sous le patronage d'une femme éminemment honnête, Mme de Montmoran.

Des liens assez éloignés de parenté existaient entre elle et la famille de Montmoran, elle avait donc toujours été très amicalement reçue chez l'amiral, où sa situation de nièce et future héritière de la marquise de Trévenec aurait dû lui créer des difficultés, ces deux familles étaient irrémédiablement séparées après avoir été intimement liées. Mais la baronne glissait au milieu des difficultés, comme les anges au milieu du feu.

Elle semblait ignorer les raisons de la haine terrible qui existait entre les Montmoran et les Trévenec ; apparentée aux deux familles, elle n'avait pris parti ni pour l'une ni pour l'autre, lorsque leur séparation était survenue. Et elle ne parlait jamais des uns chez les autres.

Quand elle était chez Trévenec, elle n'allait jamais au château de Rothéneuf, et on ne l'invitait pas à y aller.

En revanche, elle passait une bonne partie de l'hiver, à Cannes, dans la villa des Anémones, et y vivait un peu comme chez elle. On donnait

même l'hospitalité à son petit cheval et à sa charrette anglaise, qui formaient, cette année-là, le plus clair de ses distractions.

Pour se venger, elle venait de sacrifier tout cela sans hésiter.

VIII.—LE RÉVEIL DE L'AMIRAL

Deux jours s'étaient écoulés au milieu d'une agitation un peu fébrile ; on ne vivait plus, à la villa des Anémones, que pour la préparation de la grande fête que donnait Mme de Montmoran. Une partie de la journée était consacrée aux derniers essayages, aux dernières retouches des toilettes, et le reste était entièrement absorbé par la décoration des salons, qu'on transformait en véritables jardins.

Pour sa part, l'amiral avait été chargé de surveiller l'installation de la lumière électrique. Seulement, lui qui d'habitude se mettait si complaisamment aux ordres de sa femme, qui lui servait si gracieusement d'intendant, il était nerveux, distrait ; il laissait commettre des sottises par les ouvriers et il s'attirait de douces gronderies de Mme de Montmoran.

—Dieu ! que vous êtes distrait, mon ami ! vous oubliez une foule de choses.

Et si elle lui demandait le motif de ses distractions, de sa nervosité, il déclarait fermement qu'il n'y en avait pas. Il jugeait inutile, la voyant si accaparée, même un peu inquiète, comme toute maîtresse de maison qui organise un bal, de lui communiquer ses préoccupations, de renouveler la petite scène qui avait eu lieu, entre eux, au sujet de la baronne et de Philippe.

—Ce sera pour plus tard... après cette fête.

La baronne, elle, semblait avoir entièrement oublié l'incident du jardin, elle était toute à Mme de Montmoran, qui se servait d'elle comme d'une de ses enfants. Et elle se donnait une allure candide, douce, complaisante, qui démontait l'amiral.

Il en arrivait, par moments, à se demander s'il n'avait pas rêvé et si c'était bien elle qui lui avait lancé cette insinuation contre sa fille, d'autant que la baronne redoublait de gentillesse pour Viviane.

—Elle se moque de moi

C'était la conclusion régulière de toutes ses réflexions.

Mais ce qui torturait l'amiral, et d'une façon obsédante, c'était le soupçon versé, dans son âme, par la baronne.

—Vous feriez mieux de prendre garde aux jolies œillades, toutes pleines de sentiment, que décoche votre fille à certain officier de la flotte !

Ah ! s'il avait pu retenir à ce moment la perfide baronne, comme il lui aurait broyé les poignets pour la forcer à nommer cet officier !

Mais la baronne s'était enfuie sans attendre sa colère ; et, maintenant qu'il avait réfléchi, il préférait cela :

—Pas d'éclat ? A quoi bon ?... Puisque tout le monde me trompe un peu ici, puisqu'on manque généralement de confiance en moi, à moi de découvrir les petits secrets qu'on me cache et de déjouer, sans le moindre emportement, les petites combinaisons qui ne me plairaient pas ! Je ne puis pas toujours en passer par toutes les volontés de ma femme !

En disant cela, il se redressait et prenait un air très brave ; mais, dès que sa femme pénétrait dans la pièce où il se trouvait et lui demandait :

—Ça marche-t-il ici ?

Vite, il faisait jouer la pile, mettait les fils en communication et donnait, le plus complaisamment du monde, une répétition de l'éclairage.

Il se montrait d'une obéissance exemplaire et était ravi si sa femme daignait lui dire :

—Bien. Je suis contente de vous

Mais, dès qu'il était seul, il s'assombrissait de nouveau et revenait à son idée persistante :

—Est-il possible que ma Viviane ait pu commettre quelque légèreté ?

Et il se rappelait les noms de tous les officiers qu'ils avaient reçus depuis son arrivée à Cannes, de tous les amis de son fils qui avaient trouvé chez lui une si cordiale hospitalité. Et il les écartait tous, successivement, sans une hésitation, pour aboutir à un seul...

—J'aurais dû m'en douter ?

Et il était vexé que ce fut celui-là, parce que son cœur lui défendait de se mettre en colère contre lui : il n'aurait certes pas le courage de lui reprocher cette petite trahison...

—Et pourtant, personne n'a le droit de lever les yeux sur ma fille tant que je ne l'ai pas permis !...

Au fond, sa colère n'était pas bien grosse, son cœur étant fait, avant tout, d'indulgence et de bonté.

Il était plutôt blessé du manque de confiance de sa fille.

Le soir de la fête, comme il passait vivement une dernière inspection de sa villa, qu'il s'assurait que sa lumière électrique ne causerait aucun ennui à sa femme, la comtesse de Montmoran le rejoignit et lui prenant brusquement le bras :

—Mon ami, qu'avez-vous dit à Héloïse ? interrogea-t-elle d'une voix fiévreuse.

—Moi ? mais rien, fit-il, tout tremblant de voir sa femme si bouleversée.

—Alors, c'est qu'elle aura deviné vos soupçons... Elle vient de m'annoncer qu'elle ne nous était restée ces derniers jours que pour m'être utile ; mais elle nous quitte après-demain.

L'amiral faillit dire : " Bon débarras ! " Mais il cacha son contentement, qui aurait certainement peiné sa femme, et il demanda avec intérêt quel motif la baronne avait donné de son départ.

—Aucun, mon ami ; ou, du moins, rien de sérieux... Elle prétend qu'elle va rejoindre sa vieille tante en Bretagne : c'est absurde, au milieu de l'hiver... Je craignais plutôt que vous ne l'ayez involontairement blessée par quelque réflexion un peu brusque...